Olivier Grignon, veilleur des témoins.

A propos de l'ouvrage : « Avec le psychanalyste l'homme se réveille ». Point Hors Ligne. Érès. Janvier 2017

Dans sa préface à l'ouvrage, Jean-Pierre Winter nous propose une clef qui éclaire l' « intranquillité décidée » caractéristique de l'homme Olivier Grignon. Si la théorie n'est pas le référentiel de l'acte analytique, alors le psychanalyste ne peut être que divisé entre sa tâche et son acte, et Jean-Pierre Winter d'ajouter, citant Françoise Dolto, « *son acte qui consiste à essayer de rendre compte de ce qu'il fait quand il se commet à apprendre de ses patients* ».

De cette strate subjective-là, celle d'où on interprète à partir d'un point zéro du savoir, Olivier Grignon disait qu'elle est irriguée par les savoirs de la psychose. Il disait aussi que là, interprétant, on a cinq ans. La référence faite à Kaspar Hauser de Werner Herzog (p.31) nous parle d'une façon bouleversante de se point de désaide de pensée avec lequel une présence de corps est offerte à l'interprétation « par le dire du patient ». Ce cri d'une présence toute entière vouée au corps grammatical, au geste de se faire mot(u)s charrié dans le fil d'un dire autre, l'auteur le rattache d'une part à ce constat autistique de Kaspar : « mère, je suis de tout si enlevé » et d'autre part au fameux quadrangle de l'aliénation / séparation proposé par Lacan dans le séminaire : « l'acte psychanalytique ». Quadrangle que croque prestement Olivier en disant, plaisamment, que ce sont deux pas-je qui font un je. Or si l'amour se rêve comme faire un sujet avec deux corps, la psychanalyse nous laisse plus dans l'entre deux corps comme matrice d'un seul sujet.

C'est dire autrement que, dans l'inter-je de l'aventure psychanalytique, il n'y a de clinique que (aussi) du psychanalyste. Paranoïa dirigée, si l'on veut le dire avec Jacques Lacan, à la condition de préciser comme je l'ai fait dans un poème : « c'est l'oreille qui fait la voix, c'est la danse qui fait le tambour ».

Une noyade dans l'écoute occasionne alors un mode de présence singulier, orienté par l'affut des affections par les lettres, vecteur d'états de corps inédits. L'auteur disait volontiers à ce sujet que cette façon de prêter l'oreille expose à un bombardement érotique et morcelant.

« Interpréter, c'est déchiffrer – c'est à dire chiffrer – le réel. (...) Entendre, ce n'est pas seulement dans le fait que ça raisonne, c'est dans le fait que ça résonne.(...) La résonance est liée à la lettre, pas à la raison ; c'est la lettre qui sonne. C'est peut-être ça que Freud appelait l'attention flottante (...). Autrement dit, la pertinence signifiante de l'interprétation tient moins à sa valeur intellectuelle qu'à sa valeur troumatique.(...) »

C'est à dire qu'il faut que ça affecte, qu'il n'y aura d'effet-sujet que s'il y a ce télescope d'un signifiant qui ne se laisse pas si facilement mettre dans la chaîne des signifiants qui vous constituent. (...)

C'est comme un jeu de mots. (...) Il faut cet effet qu'on va dire d'une certaine façon traumatique. Mais il n'est pas si traumatique. En vérité, il est troumatique, parce qu'il fait trou dans le réel. Il réveille. »

Avec le psychanalyste, l'homme se réveille. p 196

Comment parer aux effets de morcellement de cette parole crue et vive à laquelle nous invitons ceux et celles que nous écoutons ? A cette question il semble qu'Olivier Grignon nous invite sans relâche, dans une économie inspirée par Marcel Mauss (essai sur le don), à ajouter à l'impératif de l'écouter et du dire celui du « rendre compte ». Rendre raison à la folie ? Payer notre dette aux savoirs de la psychose qui nous ont rendus sensible à la folisophie de la parole ?

Voilà un des paradoxes avec lesquels ce livre s'empoigne sans relâche : la théorie, qui n'est pas le référentiel de l'acte analytique, trouve nécessité à conjuguer le chiffre et la révélation épiphanique, à joindre le calcul à l'invention poétique. Faute de quoi elle se fige en mots de passe, postures et dogmes.

Seule une telle activité permet au psychanalyste de se déplacer par rapport au jouet, parlé par ce qui se dit, qu'il aura dû incarner longtemps (et en restant vivant) dans la plus extrême solitude : celle de l'illettré des signifiants allant devenant vivants dans le champs de l'autre qu'il écoute. Ou si l'on veut être rigoureux dans l'algèbre lacanienne : l'illettré des signifiants allant devenant vivants dans le champs de l'Autre (barré) de la personne qui parle.

Se dire.... S'entendre dire.... Se dire entendant...de soi-même et, partant, de quelques autres. Il y a là une étrange fidélité au renouvellement d'un passage... et à l'effacement ultime requis chez son passeur.

Témoin d'une fraternité de discours « de réel » pour le dire en patois freudien, Olivier Grignon nous rabâche avec rage la bifidité essentielle du frayage de Lacan. Cela tient pour part à la polémique continuelle qui l'oppose tant au fondamentalisme de « la » structure qu'à la victimologie « du » sujet.

Le sujet n'est pas plus un que la structure n'est une. Ainsi, en résonance avec les travaux d'une Michèle Montrelay ou d'une Piera Aulagnier, Olivier tient-il ferme sur la co-présence, sur des strates décalées, du sujet avec le « pré-sujet ». Comme le sujet s'anticipe par une nomination dans le réel à partir d'un état de pré-sujet, le pré-sujet lui-même fait fons de ce sujet nommant. Ainsi, soi dit en passant, se transmettent les lois non écrites dans les babils.

Ainsi ne cesse pas de ne pas s'écrire une impossible passe : il y a et il n'y a pas de rapport sexuel. Un jour, le mot fit la Chose. Il s'agit d'un jour mythique, à la façon dont un « made in a telling way » imprime à la chair son poinçon.

Cela fit rapport, à la façon dont les bêtes parlaient, à la poule son coq, au bœuf sa vache et à chacun sa chacune. C'est peut-être ce que nous brosse la première esquisse de la création dans la Genèse, lorsque l' Eternel les créa homme ET femme. On en retrouverait comme une retombée avec le mythe d'Aristophane dans le banquet.

Mais ça c'était avant. Il n'y a plus de rapport sexuel. Ou du moins pourrait-on écrire : « pas-tout rapport est », soit un irréductible discordancier attaché à tout rapport. La jouissance inaugurale, celle après les traces de quoi nous courons en quête de répétition d'appriivoisement, est barrée. On pourrait y écrire : « fermeture éternelle », d'autant que le seul rapport qui tienne, au sens de la jouissance phallique, est rapport d'esclavage ou de prostitution. Ce qui fait dire au vieux (c'est ainsi qu' Olivier Grignon nommait le docteur Lacan) qu'il n'y a pas de rapport sexuel autre qu'incestueux ou meurtrier. Les règles de tempérament de l'esclavage telles que décrites dans le lévitique ne nous instruisent-elle pas qu'avec la prohibition du sacrifice de l'enfant c'est aussi le renoncement à une certaine jouissance du maître que le monothéisme inscrit à son fronton ?

C'est bien joli tout ça, c'est même d'une sainteté encourageante, mais l'affaire ne consiste pas à appliquer le symbolique sur du réel. Encore une rengaine d'Olivier Grignon. Il s'agit, avec du réel, de faire du symbolique. Alchimie ? Délire ? Là notre auteur, petit garçon déluré et facétieux, dégage son jouet préféré : le fusil à tirer dans les coins. C'est léger, pratique, inattendu, cela s'appelle aussi « idée incidente » chez le Professeur Freud. En diaspora de l'Eden et de l'Exode, il s'agit de détourner la vocation sacrificielle à faire jouir des idoles pour inventer l'écriture d'une jouissance qui puisse consentir à celle du désir et, par voie de sublimation, de la vie.

Quelles sont les idoles qui barrent ainsi ce chemin coudé du désir dans l'analyse ? L'une d'elle a nom « guérison », au sens où c'est, comme dit Freud, une représentation but qui obstrue l'horizon associatif. Mais pour autant, et Olivier Grignon n'a jamais lâché là-dessus, l'épreuve psychanalytique ne peut se justifier qu'à être thérapie, agent de guérison, même si sa méthode exige que ce soit « en double aveugle ».

Un cursif fragment clinique nous éclairera sur cette fabrique du symbolique avec du réel, qui rapproche la psychanalyse d'une enfance de l'art, et fait du psychanalyste un artiste privé de montrer ses œuvres.

Gaspard, qui fût en période du stade du miroir beaucoup déplacé entre giron, langues et climats contrastés, vient dire un jour sur le divan : « *j'ai fait mes premiers pas en Orient* ». Au-delà de ce qui, dit là, avait toujours été su, il y a une consistance de ces mots et de leur force affective qui étonne Gaspard, ce dont l'analyste prend acte par un grognement typique de son espèce. Oui, il l'avait toujours su, mais il y a eu aussi un acte. Il a de fait dansé entouré d'asiatiques dans un karaoké chinois. Et il l'a fait avec Une bande d'artisans du vitrail à laquelle son épouse appartient. Un vitrail, des vitraux. Quand « VIE TROP » vient faire mouche, il remémore une jouissance primale vécue avec sa mère dans la découverte des ruines d'une petite cathédrale. Cette jouissance de jeux et couleurs, qui les a laissés tous deux étonnés, faisait sans doute mémoire dans les corps et les traces d'un temps de recueil d'un bébé entre mort et vie. Dans la nomination qui fait double inscription, le vitrail brisé a restitué un trop de vie qui, à se trotter en rythmes de couleur, donne au premiers pas leur valeur de danse.

On trouve dans le texte du séminaire d'Olivier Grignon (qui recouvre en grande partie la période des textes qui constituent l'ouvrage dont on parle ici) une indication saisissante : « ***Nous avons à rendre l'hallucination moins réelle et plus vraie.... Afin qu'une autre vérité, qui y est enclose, devienne elle plus réelle*** »

Ne font trace que des coupures. Un pacte, ça se déchire, en langue hébraïque. L'hallucination trop réelle touche à ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire. Le symbole est une lettre coupée en deux. L'hallucination est l'épiphanie de réel de ces mi-lettres qui ne peuvent poser les armes qu'en un mi-dire. Cette demi-lettre n'est pas sans côtoyer l'objet@ de Lacan, avec sa couleur de vide, qui fait bord d'un trait d'origine, toujours à ré-inventer.

Comment offrir asile à l'écriture afin que ce « ne pas s'écrire » cesse un peu ? N'y a-t-il pas à mettre en jeu certains états de corps chez l'analyste ? Des états porte-trace, pour ainsi dire ? Pour que l'halluciné devienne porte-plume, moins réel et plus vrai dans son dire.... « ***Afin qu'une autre vérité, qui y est enclose, devienne elle plus réelle...*** ».

Alors je propose en guise d'envoi une question. Ne pouvant la poser à Olivier Grignon lui-même, c'est à ses lecteurs et élèves que je l'adresse. N'avons nous pas à traiter un peu les théories de nos fondateurs comme des délires ? A charge à nous, et à nos patients, de les rendre moins réelles et plus vraie. Ce qui nous permettrait alors de rendre la vérité qui y est enclose, réveillée au feu de notre écoute de l'inédit, plus réelle... avec ses effets sur les « états de corps » qui font la seule preuve qui tienne....celle de l'éprouvé.

Michel (dit Gaspard) Hessel

A paraître au printemps 2018 dans la revue : « Psychologie Clinique »